

# Думи мої

François Chaignaud

**PRESS REVIEW**

"In a festival where we saw dancing robots and awkward amateurs, we needed a real star. And François Chaignaud was one. Dumy Moyi is a small-scaled revue with maximum effects. Covered with feathers, the dancer reincarnates in an Indian divinity with an eccentric almost burlesque touch. He says he attended sacred theyyam ceremonies in India and he pulled the thread all the way to modern dance. A stunning show enhanced by John Dowland's *Come away* that Chaignaud hums before he disappears."

### Une flûte enchantée

de Peter Brook  
Mozart touché  
par la zénitude.

Dans la scénographie minimale d'une forêt de bambous en perpétuel mouvement, Peter Brook revisite *La Flûte enchantée* de Mozart pour en faire la plus transparente des épreuves. Avec la double distribution d'une troupe de jeunes chanteurs-acteurs aux pieds nus, l'opéra, dépouillé des fastueux oripeaux du théâtre lyrique, brille de la générosité d'une humanité retrouvée dans l'humilité ardente de sa mise à nu revendiquée. S'articulant sur un équilibre parfait entre les morceaux de bravoure des airs mythiques chantés en allemand et les récitatifs en français, l'aventure proposée par Brook relie *La Flûte* à la mémoire partagée des récits ancestraux. Mettant en avant le conte populaire ou l'aspiration de la jeunesse à rencontrer l'amour s'oppose à la douleur d'une mère, la Reine de la nuit, qui tente d'enfermer son monde dans la peau de chagrin du deuil de son royal époux, Brook questionne via l'intime le combat des lumières et des ténèbres. De retour aux Bouffes du Nord après un triomphe mondial, *Une flûte enchantée*, qui semble conçue pour se jouer sur n'importe quelle place de village, est d'abord un manifeste politique, celui d'une culture européenne capable d'abandonner son luxe et ses visées impérialistes pour oser l'arte povera et prétendre à l'universalité. **Patrick Sourd**

d'après Mozart, librement adapté par Peter Brook, Franck Krawczyk et Marie-Hélène Estienne, jusqu'au 31 juillet au Théâtre des Bouffes du Nord, Paris X, tél. 01 46 07 34 50, [www.bouffesdunord.com](http://www.bouffesdunord.com)

scènes



See Her Change  
de Yasmeen Godder

## carré d'as

Montpellier Danse, ou l'art de concilier populaire et exigence, avec quatre beautés scintillantes venues d'Israël ou de France.

**M**ontpellier Danse s'est ouvert par un attentat poétique : celui de Denis Mariotte. Seul au piano, dos au public, il dompte l'instrument dans un éclat sonore discordant, jusqu'à ce qu'un bruit de mitraillettes prenne le dessus : Mariotte ainsi transpercé de notes finira avalé par le piano. *Minute papillon* est le solo d'un homme désabusé qui ne se résigne pas tout à fait : petit frère de *Salves*, que Mariotte avait cosigné avec Maguy Marin, il lui emprunte également les circulations, les éparpillement d'objets, l'absurde. De ce théâtre musical on retient l'engagement total de Denis Mariotte, artiste au-delà des disciplines. L'Israélien Emanuel Gat lui aussi semble vouloir déjouer les pièges : celui du prodige ou celui d'une danse virtuose. *The Goldlandbergs* regarde du côté des tableaux vivants et des familles que l'on se choisit. Un *pater familias* qui caresse ou repousse, des danseurs saisis dans une intimité troublante, une gestuelle renouvelée de la part de Gat. Cette pièce, cérébrale et musicale à la fois, ne se laisse pas apprivoiser facilement. On peut même rester au-dehors. Pour celui qui s'y risque franchement, le plaisir n'en est que plus intense.

Yasmeen Godder est une autre artiste de la scène israélienne, hélas un peu isolée. Les programmeurs lui préfèrent la danse à l'arrache – parfois à l'esbroufe –

de ses confrères masculins. *See Her Change* est un portait éclaté, trois figures (Godder, Shuli Enosh et Dalia Chaimsky) entre clowns et âmes à la dérive. C'est aussi et surtout un manifeste pas tant féministe que féminin. Une danse sur la corde raide traversée de solos d'une beauté renversante. Le travail des bras, la subjectivité assumée, tout fait sens. De petites phrases chorégraphiques répétées en monologues qui partent en vrille, Yasmeen Godder rassure sur son engagement. On espère la revoir ici ou là. Très vite.

Dans un festival où on a vu des robots danseurs, des amateurs empruntés, il fallait une vraie étoile. François Chaignaud fut celle-là. *Dumy Moyi* est une revue de poche aux effets maximaux. Emplumé, le danseur se réincarne en divinité indienne avec une touche excentrique presque burlesque. Il raconte avoir assisté à des cérémonies sacrées de *theyyam* en Inde et en avoir tiré un fil jusqu'à la danse moderne. Un éblouissement magnifié par le *Come away* de John Dowland que Chaignaud fredonne avant de disparaître. **Philippe Noisette**

*Minute papillon* chorégraphie Denis Mariotte  
*The Goldlandbergs* chorégraphie Emanuel Gat, en tournée les 23 et 24 août à Berlin (Tanz Im August), le 12 octobre à Roubaix, le 19 novembre à Aïès, le 21 à Narbonne, les 3 et 4 décembre à Annecy. En 2014 à Lyon, Paris...  
*See Her Change* chorégraphie Yasmeen Godder  
*Dumy Moyi* chorégraphie François Chaignaud



"In the intimate Béjart chapel in the Agora, François Chaignaud, surrounded by the audience, makes up his own rituals. Wrapped in amazing lights casting the shadow of his body, he undergoes metamorphoses. Firstly he appears wearing a surprising costume made up of threads and feathers. A carnival suit that hampers his movements but frees the imagination. Long polished nails, he holds a snake in his hands. Whirling like a dervish, he doesn't just dance to the sound of drums. He has a voice, and he combines opera singing to his performance. Then he drops his paraphernalia and turns into fauna, with birds nested in his hairdo. Now stripped, his dancing turns out to be more tribal.

Beautiful and touching presence of a choreographer performing a solo. Performed fifteen times during the festival, this is a fine and original piece. As a pagan icon, Chaignaud takes us from South America to Africa. And he embodies creatures dragged out of a fictitious ethnology which let our representations fly to distant shores."

**Montpellier Danse.** Le rituel. C'est ce qui pourrait relier les chorégraphies de l'Espagnol Israel Galvan, du Français François Chaignaud, du Japonais Akaji Maro.

## La cérémonie à la fête

■ C'est une traversée dramatique de deux heures. Israel Galvan, parents juifs, témoins de Jéhovah et danseurs, aborde l'extermination des gitans par les nazis. Parler du génocide, c'est tenter de danser l'horreur. Sa pièce *Le réel* se saisit de ce douloureux sujet à bras le corps. Entouré d'une communauté de musiciens et de chanteurs, il insuffle des airs de fête à cet hommage qui alterne silences et pics d'intensité.

Guerrier, grave, en colère, Galvan, le torse nu et le corps tendu comme un arc, exprime les blessures profondes du peuple gitan. Wagons de déportation, camps, barbelés et ultimes chambres à gaz, les images sont de plus en plus noires. Cabré sur les rails qui conduisent à la mort, il mène cette bataille avec Belén Maya, archétype de la femme gitane qui frappe le sol avec ses sabots de bois. Avec cette danseuse à la personnalité incroyable, Galvan semble avoir trouvé son alter ego féminin.

Auteur d'un flamenco contemporain puisant dans l'héritage collectif, il invente un style qui n'appartient qu'à lui. Cette danse foudroyante et puissante, exécutée par un artiste obsédé par la mort, est chose vitale. « *Les forces qui vont me manquer un jour je les dépense* ». Un flamenco qui doit dire des choses et « *peut tout aborder* ». La cérémonie, cathartique, est très codifiée. Mais c'est un Corum presque intégralement debout qui a applaudi cette pièce complexe revenant sur un sombre moment de l'Histoire.



Le saisissant solo de François Chaignaud. PHOTO DR

Dans l'intimiste chapelle Béjart de l'Agora, François Chaignaud, entouré par le public, invente ses propres rites. Enveloppé par des lumières fantastiques projetant son corps en ombres chinoises, il se livre à des métamorphoses. Il apparaît d'abord dans un étonnant costume tissé de fils et de plumes. Un habit de carnaval qui contraint ses mouvements et libère l'imaginaire. Longs doigts

aux ongles peints, il tient en ses mains un serpent. Tournant sur lui-même comme un derviche, il ne fait pas que danser sur le son des tambours. Il a une voix, et accompagne sa performance de chants lyriques. Il tombe ensuite ses appareils et se métamorphose en faune, la tête couverte d'une coiffe où trônent des oiseaux. Tout derrière dehors, sa danse se fait alors plus tribale.

Belle et touchante présence d'un jeune chorégraphe en solo. Donnée par quinze fois au festival, sa pièce est singulière et tenue. Icône païenne, Chaignaud nous transporte de l'Amérique du Sud à l'Afrique. Et incarne des créatures extirpées d'une ethnologie fictive qui font s'envoler nos représentations vers de lointains rivages.

Changement de registre mais dépaysement toujours. Le Japonais Akaji Maro, 70 ans, nous avait prévenus. « *Vous avez le droit de trouver ça étrange* ». Ses tragi-comédies cosmiques relèvent aussi du rituel. Il y règne en maître, s'éclatant sous d'hirsutes perruques démesurées. Ovni à l'Opéra Comédie, la pièce *Virus* (le virus c'est l'Homme, et le Sida) tient entière dans une toile d'araignée. Nuit des morts vivants, fête d'Halloween, cabaret parodie dans une boîte de nuit, on hésite. Fête, effroi et luxure, les habitants du royaume luttent contre l'assaut des virus, teint blafard, corps tremblants, gestuelles désarticulées. *Crazy Camel*, seconde pièce présentée, met en scène un satire et une collégienne en duo au milieu d'une tribu de corps sculpturaux dorés tandis que la sono crache du Vivaldi et de la techno. Teintées de buto, ces cérémonies très agitées font du surplace. Burlesque, kitch, auto-dérisoire, un peu désuète et naïve, la planète Maro est pourtant sympathique. La compagnie Dairakudakan fait figure d'extra-terrestre au sein du festival.

ANNE LERAY